

EDOUARD PAILLERON

MEDOUARD-JULES-HENRI PAILLERON, bachelier à seize ans, se destinait à l'École navale. Quoique reçu à l'examen, il entra chez un notaire, en qualité de clerc, puis chez un avoué qui lui donnait 30 francs d'appointements par mois. Il fit son droit, plaida quelques causes, s'engagea dans les dragons, à Beauvais, où il resta deux années. Il voyagea en Algérie, accompagné du peintre Beaucé, son ami, et parcourut, ensuite, pédestrement et sac au dos, la côte méditerranéenne, de Toulon à Gênes.

Il s'était déjà essayé dans la poésie, traduisant en vers Théocrite et Plaute, et composant des fantaisies rimées dont quelques-unes se trouvent dans le volume qu'il a publié en 1861, sous ce titre : *Les Parasites*.

Sa première comédie, *le Parasite*, un acte en vers, daté de 1860 et fut représentée à l'Odéon. Elle fournit le sujet d'une interpellation au Sénat, dont la conséquence fut la suspension de la pièce après qu'elle eut été jouée quatre-vingts fois.

L'auteur du *Monde où l'on s'ennuie* est un lettré délicat doublé d'un fin observateur. M. de Bornier l'a comparé à Musset ; nous verrions plutôt en lui un émule de Marivaux ou de Sedaine.

Sa philosophie est souriante, sa morale mondaine, sa vie heureuse, ses vers charmants, sa conscience tranquille, ses succès prodigieux, son scepticisme gai. Il est satirique, non avec acrimonie, comme Boileau, — mais à la façon de Lesage, dont il a la souplesse et le piquant. Son talent est essentiellement français, son esprit mordant sans causticité, sa verve intarissable. Toutes ses œuvres sont empreintes d'une grande distinction de pensée et d'une rare élégance de forme.

M. Pailleron s'est toujours montré excessivement difficile dans le choix de ses interprètes, ce qui n'a pas peu contribué aux victoires qu'il a remportées au Théâtre-Français, à l'Odéon et au Gymnase.

Verve des vieux Gaulois, gâté de nos aïeux,
Où te caches-tu donc, ô ma pauvre endormie !
Je te cherche partout, même à l'Académie,
Et ne te trouve en aucuns lieux.

Il est obligé, aujourd'hui, de désavouer ces vers de sa jeunesse, car depuis 1882, l'Académie Française est fière de le compter au nombre de ses élus ; il succéda au critique d'art Charles Blanc.